

neur et la joie de leurs familles, et la consolation de leur maître.

En classe ou dans leurs maisons, ils ne s'appliquaient qu'à remplir parfaitement leurs devoirs, et s'attiraient ainsi l'estime de tous ceux qui les connaissaient.

Cependant, l'on ne tarda pas à remarquer entre eux une différence qui de jour en jour devenait plus sensible.

Joseph se rappelant que " l'on est bientôt tel que ceux qu'on fréquente ", ne voulut se lier d'amitié qu'avec des enfants et des jeunes gens vertueux. Il rompait énergiquement et coûte que coûte avec tous ceux qui auraient pu l'engager dans le mal. Par ce moyen, il se conserva innocent et pieux, et fut toujours la joie et la gloire de sa famille.

Frédéric, moins bien surveillé de ses parents, contracta des liaisons avec des enfants pervers, se flattant peut-être de les ramener au bien. Hélas ! il fut bientôt victime de son imprudence. Peu à peu il abandonna ses pratiques religieuses, et se montra de moins en moins soumis et respectueux envers ses parents. Devenu jeune homme, il fit la dissolution et la honte de sa famille, et mourut à vingt ans usé par la débauche. Triste exemple des funestes suites qu'entraîne avec elle la fréquentation des libertins.

— o —  
**DICTÉE**

**Inégalité des fortunes**

L'égalité de fortune n'est pas moins impossible que l'égalité des conditions. En effet, l'homme a besoin, pour vivre, de travailler ; il est condamné à tourmenter la terre pour pourvoir à sa subsistance. " Il faut que l'homme commence par le travail et finisse par la propriété."

La nécessité de l'inégalité se ferait moins sentir si les talents étaient égaux, si l'activité de l'esprit et l'industrie de chaque homme étaient égales. Mais la balance serait bientôt rompue : le plus fort fait plus d'ouvrage, le plus adroit tire mieux parti du sien, le plus ingénieux trouve des moyens d'abrèger le travail, et en travaillant également, l'un gagne beaucoup, tandis que l'autre a

peine à vivre.—A cela vient se joindre une considération du plus grand poids : l'homme sent la nécessité de posséder des biens quelconques ; ces désirs se retrouvent dans l'enfant à peine sorti du berceau comme dans l'homme à l'âge mûr. Ces biens sont un accessoire de sa vie, et ils sont destinés, dans les vues de la divine Providence, à sa subsistance et à son bien-être. L'émulation, le désir d'agrandir ces biens, sont peut-être les stimulants les plus énergiques pour l'encourager au travail ; or, cet amour du travail, ne serait-ce pas l'anéantir que de vouloir le nivellement des fortunes ? D'ailleurs, la société recevant des différents membres qui la composent des services inégaux, elle leur doit des récompenses inégales ; elle sent que, pour sa prospérité et son maintien, elle doit établir une distinction entre l'homme vicieux, indolent et incapable, et l'homme sage, laborieux et instruit ; abandonner celui-là à sa nullité, et quelquefois même le punir par des privations ; encourager, au contraire, celui-ci en le mettant dans une position plus ou moins honorable, en lui donnant un emploi plus ou moins lucratif. Elle sent également qu'elle doit garantir à l'homme de bien le fruit de son travail, et ne pas le rendre en quelque sorte le soutien du débauché, du prodigue et du paresseux : de là découle l'inégalité des fortunes.

— o —  
**DÉCLAMATION**

**L'INSECTE**

Sur les gazons qui couronnent la rive,  
Petit insecte au corsage d'azur,  
Reprends, reprends ta course fugitive :  
Le ciel est pur.

L'orage a fui, le soleil nous accueille,  
Le vent secoue, au milieu des sentiers,  
La goutte d'eau qui tremblait sur la feuille  
Des peupliers.

Ne me fuis pas : comme un brillant prestige,  
Viens te poser sur ce frère roseau,  
Gentil insecte, ou près de moi voltige  
Sur le ruisseau.

Dans l'herbe épaisse, embaumée et fleurie,  
Près d'une eau vive, indolemment couché,  
Sur toi mon œil, à travers la prairie,  
Reste attaché.